

LA TRAVERSÉE  
DES HABITUDES



# LA TRAVERSÉE DES HABITUDES

Karel Logist

**Orné de cinq calligraphies chinoises  
de Van Oai Truong**

Éditions Tétras Lyre

Lyre sans borne



穿越  
習

慣  
過

和

録

a traversée des Alpes

Sur la Batte, un matin qu'il neige doucement  
je revois cet ami dont les cils ont blanchi  
Il déprime il se plaint de tout et de sa vie  
du chômage qui dure et des années qui passent

en noir et blanc, du sort de ses photographies  
On est dans le chemin La foule nous encercle  
ça se bouscule autour Il poursuit sa plainte.  
Son parapluie se prend aux cheveux d'une fille

comme lui d'Italie et leurs rires se croisent  
Toute la neige glisse et sa tristesse avec :  
Ils ont des amis communs, peut-être des cousins

Ils s'esclaffent ensemble entrelacent deux langues  
Un soleil sicilien réchauffe les flocons  
Massimo m'offrira un verre après l'hiver.

Dans la côte qui mène au cimetière  
un très jeune homme brun de type méridional  
sur son vélomoteur se prépare à doubler  
un interminable cortège funèbre

Lancée à vive allure, sa mobylette  
rejoint la tête du convoi  
arrive à la hauteur d'un corbillard Cadillac  
empêtré de couronnes de fleurs.

Au péril de son équilibre  
le garçon lâche le guidon et se signe  
dangereusement les yeux au ciel.

Et là je me dis que la foi  
dite du charbonnier quoi qu'on en dise  
ne se porte finalement pas mal.

Il me parle de son travail  
qu'il trouve assez varié  
de son appartement pour lequel il épargne  
six cents euros par mois et rêve orienté sud

De sa meilleure amie qui sait revoir en boucle  
tous les Harry Potter  
de sa mère dont il n'a plus aucune nouvelle  
depuis ses dix-sept ans

De se revoir peut-être pour aller à la côte  
une journée ensemble, y faire du shopping  
et dormir côte à côte

Sans aucun à-propos  
il m'annonce qu'il vient  
de prendre un somnifère et de s'ouvrir les veines.

C'est un joli jeune homme en habit de dimanche  
il m'a élu parmi le flot des voyageurs  
et montre en souriant son badge de prêcheur  
cousu main au revers de sa chemise blanche.

Je n'attends pas Dieu, dis-je, mais qu'un bus arrive  
Hélas il feint d'ignorer mes propos narquois  
et se propose de me démontrer pourquoi  
il faudrait rétablir l'Église primitive.

Il a beau évoquer des moissons de chrétiens  
et leurs cœurs fécondés par la Parole Pure  
il s'avère assommant comme un théologien.

Je bâille - et même si l'apôtre est beau comme un  
archange défoncé aux Saintes Écritures -  
J'esquive ses transports en transport en commun.

Les parvenus, les arrogants, les hommes  
d'un âge certain les hommes d'un certain rang  
n'ont de cesse de montrer qu'ils sont bien de leur temps  
que la vie les traverse et ne les blesse pas

Ils disposent d'un large attirail de moyens  
d'une panoplie d'arguments  
qui comprend la voiture aux pare-chocs rutilants  
la double rangée de dents inoxydables

la bonne connexion au meilleur des réseaux  
le coffre dans un bunker de la Deutsche Bank  
à l'insu de leurs ex et de leurs rejetons

Ces arrogants, ces parvenus, ces hommes  
sont aussi les maîtres du monde, mais ce monde  
sans Madame Pompidou ne les fait plus rêver.

Elle avait de grands yeux et des paupières limaces  
la fille qui faisait des signes au temps qui passe  
Elle n'oubliait jamais aucun anniversaire  
et tout ce qu'elle disait devait être sincère

Elle rêvait de servir et de servir encore  
condition *sine qua non* de son jeune bonheur  
Sans quoi plus rien ne vaut  
la peine qu'on s'y attelle, disait-elle

Elle prenait à bras le corps le réel et pensait  
que mourir de plaisir est une figure de style  
Elle ne dormait que nue. Qu'est-elle devenue ?

Tu n'as plus son adresse et ce n'est pas dommage  
Elle te rappellera ; les filles aux yeux limaces  
n'effacent aucun visage, ne goment aucun ami.

Je relis vos mots et vos lettres  
en classant des photos de votre court passage  
je me rapproche de la preuve  
que vous ne serez jamais vieux.

Vous aviez ce trou dans la tête  
cette béante certitude  
qui rend si complexe le monde  
quand il passe trop près du cœur

Elle fait vivre très vite  
et donne rendez-vous  
à la mort les yeux dans les yeux

Contre ce geste qui m'aura  
effacé de vos vies  
je range ma colère de vous avoir perdus.

Une fois par semaine, tu vas au solarium  
«Douze minutes sous les tubes,  
c'est assez pour ouvrir l'été», te recommande  
le visagiste en dévisageant tes candeurs

Et tous les seize jours, tu te teins les cheveux  
et trente heures par mois  
à la salle de sport à deux pas de chez toi  
tu travailles tes pecs tes abdos et tes cuisses

Où tu t'es fait percer personne ne le sait  
Tu ne veux pas finir déjà ce beau parcours  
et tu voudrais rester jeune encore un peu

connaître la petite mort une dernière fois  
dans des bras juvéniles, entre des cuisses fermes  
avant le grand désert qui s'ouvre droit devant.

Nous sommes trois debout dans une file indienne  
attendant que la pharmacienne se libère  
d'une quinquagénaire en proie à ses démons  
ménopause neurasthénie et cellulite

Nous sommes là qui triturons nos ordonnances  
toi pour ton viagra, lui pour sa méthadone  
moi pour un supplément de vitamine D  
trois hommes que leur vie malmena jusqu'ici

La pharmacie est de garde jusqu'à midi  
Des miroirs trop polis accusent nos profils  
Un ensoleillement hors saison s'y reflète

Le temps est arrêté mais l'ennui veut poursuivre  
le cours interrompu d'un dimanche d'hiver  
fatigue, accouplement, solitude et sevrage.

Je me souviens que cette fille  
se mordait la lèvre inférieure  
On disait qu'elle peignait des nus à assembler  
sur des cartons de déménagement

Elle aimait bien aussi les arbres de son quartier  
tricotait volontiers pour leurs branches malades  
des écharpes arc-en-ciel. Elle me disait  
qu'elle avait toujours froid aux yeux pour eux

« Elle s'occupe, ça l'empêche  
-et là est l'essentiel- de penser à la mort »  
me disaient encore ses amis.

Jusqu'au jour où elle n'a plus  
ni peint ni tricoté. C'était un jour  
sans rime ni saison ni regret.

Il a appuyé son vélo  
au coin du banc de bois  
Il lit Debord  
au bord de l'eau

Et la société du spectacle  
ou un reflet d'or sur le fleuve  
lui fait plisser  
son jeune front

Il prépare des examens Il voit des filles  
Il est sur le versant ascendant de sa vie  
et comme il s'aime bien, il like ses selfies

Un canard plonge sous nos yeux  
Je le salue. Nous sommes  
tous les trois de passage.

Le lundi le mardi et le jeudi tu dances  
avec cet homme. Les autres jours tu passes chez moi  
me dire que tu m'aimes. ça ne nous déplaît pas  
on verra bien demain s'il vient d'autres saisons

Le week-end vous aimez aller au restaurant  
ou chez tes beaux-parents où depuis les toilettes  
tu m'envoies des messages  
je te manque écris-tu

Vous n'avez plus de privautés  
tu fais la morte ou l'endormie pendant  
qu'il se masturbe à tes côtés

À bord du beau vaisseau d'une vie séparée  
vous côtoyez vos ombres et naviguez à vue  
comme on traverse une habitude.



新

誠

愛

es sentiments nouveaux

Tenir la chambre  
écrire mes poèmes  
sur le temps qui n'est plus  
sur l'inconfort d'aimer

sur les amis qui n'ont  
plus tout à fait les mêmes  
égards à mon endroit  
depuis que mon bonheur ne passe plus par toi.

Me souvenir aussi  
que nous faisons l'amour  
dans l'éveil de nos sens en dépit du bon sens.

Rester au lit Écouter la Brit pop qui ne vieillit jamais  
Prendre une cigarette, l'écraser convaincu  
que fumer le jour nuit davantage que la nuit.

Es-tu redevenu  
ce garçon élancé  
et parfois lancinant  
qui refusait le miel l'espoir et les baisers ?

Aurais-tu repris goût  
aux défis aux débats  
aux joutes adolescentes  
que la vie fait bander ?

Es-tu redevenu ce garçon ignorant  
des pièges de l'amour  
plus attentif aux mots qu'au murmure des sens ?

Tu refusais le mal l'espoir et les baisers.  
Tu rêvais de ta mort comme d'un paysage.  
Es-tu redevenu l'esclave de tes peurs ?

Dans ta nouvelle vie on parle moins d'amour  
pas l'ombre d'un fantôme. Ton sexe joue à pile  
et face des étreintes qui fanent sans regret  
Dans ta nouvelle vie on te tire les cartes

Et tu ne refais pas le monde. Tu l'embellis.  
Tu ne jettes jamais l'éponge. Tu la places  
entre les dents d'un tigre éberlué  
de voir qui l'apprivoise.

Tu vis au jour le jour et si le jour se lasse  
il te le fait savoir et tu passes ton tour  
Tes aventures voltent dans un manège flou

De tes baisers s'ils s'en souviennent  
tes amants ne sont pas jaloux parce qu'ils savent  
qu'aimer, c'est enfermer une vague dans un vase.

Une photo signet  
d'un livre abandonné  
à la fin des vacances  
de l'été 2001

glisse d'entre les pages  
les couleurs restent vives  
Les bords immaculés  
La photo est jolie

Où tu ris de bonheur  
à côté d'un garçon  
qui te touche l'épaule

et ne sait pas encore  
qu'il écrira ces lignes  
dans une autre lumière.

Même quand nous serons  
un peu moins endettés  
pas encore édentés  
à peine moins rebelles

Nous jouirons toujours  
de siestes sans sommeil  
d'après-midi d'été  
insouciantes et belles

En effleurant d'un doigt  
ton sein décolleté  
je lèverai mon verre

au soleil s'il veut boire  
avec moi la beauté  
à même ta lumière.

Hier j'ai dressé l'inventaire  
de ce que je ne sais pas faire : rouler  
à vélo sans les mains, écrire mes poèmes assis  
nager en grande profondeur

dire la vérité deux fois dans la même heure  
avec les mêmes mots, avec la même foi  
dire « je t'aime » les yeux ouverts  
à quelqu'un d'autre qu'à moi-même

penser un lendemain sans procrastination  
faire le tour complet de ce qu'il faut m'apprendre  
pour être l'homme que je veux être

On pourrait, disais-tu, rendre cela possible  
et ta pensée magique allait agir sur moi  
Nous nous sommes perdus. L'inventaire demeure.

Un homme autonome à l'automne  
de sa vie dresse le bilan  
D'une voix fluette il fredonne  
les jours vifs et les bonheurs lents

Certains soirs encore il s'étonne  
qu'il lui soit si peu advenu  
Il est encore temps, se dit-il  
et se propose d'aller nu

Alors il découvre des îles  
Il orchestre des transparences  
entre l'instant et la matière

Ses désirs sont des ponts fragiles  
qui, peut-être, s'il les traverse  
céderont sous ses pas (ou pas).

Vos yeux ont leur couleur d'origine et ils brillent  
Comme quatre sous neufs. Vieillir  
n'est plus votre problème Et le carré de huit  
vous inspire surtout une grande soif d'ailleurs

Vos connexions sont bonnes  
Vos lèvres sont gourmandes  
Le bonheur vous va bien  
On vous le dit souvent

Vos progrès en amour  
malgré tout le retard sont jugés remarquables :  
la perfection est proche

Vous gérez sans accroc l'économie des corps  
jamais avars d'effusions ni d'efforts  
Bon bilan provisoire.

Tu demandes comment se passent mes semaines  
où j'en suis, quels projets occupent mon esprit  
Tu dis : «Te souviens-tu comme nous avons ri  
ensemble de ces gens qui pleurent sur eux-mêmes ? »

Tu notes que j'ai l'air plus heureux sans attaches  
que j'ai meilleure mine et perdu des rondeurs  
Tu dis « Tant mieux si vivre seul fait ton bonheur  
On ne s'est jamais dit pour toujours qu'à voix basse. »

Je réponds Je n'en suis nulle part Mais en paix  
Où je me tiens, ni garde-fou, ni parapet.  
Je vis une vie un peu vaine et qui va vite

Mes jours sont un musée aux cimaises très nues  
Mes pieds y traînent, confondent allées et venues  
et ne discernent plus le sens de la visite.

ça se passe toujours ainsi  
dans les conditions que tu dictes  
des coups de canif imprécis  
de courts bonheurs, de la vindicte

Quand tu es lucide tu mens  
quand tu désespères tu triches  
et en dépit de tes serments  
tu n'as jamais prêté qu'aux riches

Et si s'arrêtaient soudain là  
ta peur d'agir, ta soif de vide  
tes frissons, tes jeux et ton rire

en pleine course et qu'ils te tendent  
un miroir troublé par l'haleine  
des morts que tu as mal aimés ?

C'est un journal intime ouvert  
aux pages roses qu'on espère  
qu'elle (ou il) lira (lira pas)  
pendant qu'Ego est sous la douche

Par désespoir ou par calcul  
quand tu y parles de tes amours  
toxiques ou confidentielles  
personne n'en croit une ligne

C'est un long devoir de vacances  
un poème impudique et pur  
qui se confond avec ta vie

et que tu vas prendre à la lettre  
pour composer enfin des jours  
qui te ressembleraient un peu.

À l'auberge du Temps-qui-passe  
dans ces jours que la vie élude  
se peut-il qu'on fasse une place  
à de nouvelles habitudes ?

Débutons quelque chose  
Choisissons une cause  
le jour dira laquelle (le jour ou bien la nuit  
peu nous importe l'heure)

Nous irons où tu veux  
mes doigts dans tes cheveux  
tes lèvres sur mes yeux

Nos bras feront le tour  
de toute ta lumière qui fera reculer  
mes dernières barrières.



粉

綠

的愛情

Amour d'Anders

Parce que nous avons beaucoup vu  
qu'on nous en a beaucoup fait voir  
la vie s'écrit autour des yeux  
avec des pastels bleus et noirs.

Parce que nous ne pouvons dormir  
ni ensemble ni seuls  
nous ne dormons jamais  
nous rêvons de voyages

qui nous transporteraient  
de l'air froid de nos chambres  
vers des dunes enchantées

Et quand tu n'es pas là  
quand je m'éveille seul  
j'ai de ce sable-là plein la bouche et il pue.

Il pleut sur toi ; la nuit avance à petits pas  
Trois cygnes dansent sur l'étang  
Rencontres de hasard et rendez-vous de feuilles  
C'est ici qu'un faux-blond t'a posé un lapin.

Mi-éthéré mi-hétéro  
ce garçon n'était pas pour toi...  
Voilà que ce minet t'a posé un lapin  
tu trembles de colère et tu ne sais plus rien

Il t'avait dit « on va s'aimer toute la nuit »  
Les promesses de l'aube épaulent ton ennui  
Tu as perdu Tu es perdu

Quelqu'un passe qui l'aurait vu  
dans les bras nus d'une inconnu.  
Il pleut sur toi. Les cygnes effacent leur miroir.

Cette passion-là  
je n'y croyais pas  
même pas en rêve  
Je la voulais brève

Elle s'est introduite  
avec effraction  
pour faire sa petite  
besogne de passion

C'est un vase fragile  
que j'emmène partout  
avec d'infinies précautions

S'il se brisait jamais  
ce serait disperser  
le puzzle de ma joie.

Quelle chambre obscure en nous invente sa lumière  
la multiplie en démembrant des ombres  
et projette sur nos murs des formes mensongères?  
Où nous situons-nous pour aimer? Et pourquoi?

Comment nous aimons-nous  
pour vouloir croire encore  
que l'autre peut se nourrir  
de nos désirs, de nos pétales de bonheur

et qu'il gardera en mémoire  
les couleurs du bouquet d'heures  
qu'il nous accorde?

Combien sommes-nous à perdre  
autant de temps, à miser tout notre or  
sur une brève étreinte avec l'éternité?

Dans ce calme bonheur  
les jours mangent les jours  
et chaque heure connaît  
le pourquoi de nos coeurs

Le matin nous partons  
Nous ne nous quittons pas  
Le soir nous chuchotons  
Les mots parlent aux mots

La nuit nous nous aimons  
puis vaquons à nos rêves  
Ton dos frissonne encore quand j'y pose mes lèvres.

Dans ce calme bonheur  
les jours rangent les jours  
Des moments aussi doux dureront-ils toujours ?

Les lendemains de larmes  
ton œil peut retrouver ses clartés minérales  
ta peau son goût de lait  
tes lèvres leur velours la rivière son lit

Le pinceau de tes cils  
réinvente le ciel  
Tes paupières déplissent  
un sourire nouveau

Au lendemain des pleurs  
l'aventure reprend son voyage de miel  
et ses voies buissonnières

La vie poursuit son cours  
dans le chemin des larmes  
que je t'ai fait verser.

Laisse là ton roman laisse là tes études  
Laisse là ta carrière laisse là ta famille  
Laisse là ta maîtresse  
Laisse là ton amant

Et suis le dieu d'amour  
que ton désir invente  
dont la chemise ouverte  
souligne un sein dressé

L'arc rouge de ses lèvres  
s'est pressé sur tes yeux  
une fois seulement

Mais tu vas et tu crois en ce dieu inédit  
que ton cœur chineur dénicha  
dans les soldes du dernier été.

Je m'éveille et je m'émerveille  
que tu t'abrites dans ma vie  
Le jour est debout dans le ciel  
Mon corps est nu Tes poings serrés

J'ouvre les yeux je me souviens  
que mon rêve évoquait un crime  
Tes mains ont dormi près des miennes  
du sang a plu dans tes cheveux

Ton sexe est sur toutes les lèvres  
mais c'est notre bouche qu'enfièvre  
un baiser de rouges rumeurs

Je me lève et quitte le lit  
de ce fleuve sans affluent  
dont tes visages sont les rives.

Un jour on n'aime plus ; les mots durcissent  
la bouche devient sèche et les fleurs sans parfum  
Depuis que tu n'es plus parmi mes habitudes  
mes étés sont torrides et mes hivers moins rudes

C'en est fini de nous, de notre calme idylle  
Nous ne savions plus trop quels caps étaient possibles  
Nous visions haut et faux, et nous manquions nos cibles  
Alors tant mieux si oublier nous est facile

Et moi pour m'occuper de mon cœur incapable  
je me coupe à présent de mes désirs coupables  
et reprends des brouillons de poèmes d'amour

Ce n'est plus notre histoire étouffée sans regret  
mais bien les mêmes mots qui pèsent le silence  
et peuvent resservir sous un autre climat.

Il était décidé de faire ce voyage  
séjour à moindre coût et de revoir la mer  
Et puis le jour venu, tu ne veux plus venir  
Pas debout, pas d'envie, d'humeur à ne rien faire

J'attendais sur le quai avec mon frêle bagage  
scrutant les horizons pianiste d'sms  
marmonnant des mots de dépit  
dans ta boîte vocale et muette à la fois

J'avais pris les billets pour deux comme souvent  
J'étais un peu fâché d'y laisser mon argent  
mais content de te perdre

et que tu aies écrit le chapitre final  
sans doute le meilleur et le plus abouti  
d'une histoire improbable.

Vivre légèrement comme un rêve d'oiseau  
Aller au cinéma rire des mêmes ridicules  
Allumer un joint partager un vodka redbull  
Déguster un couscous longtemps après minuit

Porter pour dormir seul une chemise à toi  
N'être pas jaloux de tes ex, de la façon dont tu évoques  
la couleur de leurs yeux et le goût de leur sexe  
et comment tu en parles avec quelques regrets

Non, vivre ce sera désormais préférer  
la pauvre prose du quotidien  
à la poésie fugace de ces semaines-là.

Dès lors que tu décides les poings devant tes yeux  
que tu quittes ce jeu, que nous ne serions plus  
assortis l'un à l'autre. Et que l'oiseau est mort.

Je ne dis pas merci pour les rares instants  
où tu me laisses poser ma tête sur ton ventre  
pour la lumière aveugle qui éclaire ma chambre  
quand tu ne rentres pas

pour nos fous rires aux larmes  
quand on voudrait dormir mais que le pain ronronne  
pour la douceur de tes dents qui mordent mon regard  
quand tu t'endors enfin et que le jour se lève

pour ta main sous la mienne  
que je caresse un peu  
et qui ne bronche pas

pour tes belles colères contre tout l'univers  
mais jamais contre moi.  
Je ne dis pas merci.



Demain

明

天

est mon maître

是

我

的

主

人

Ce que je crains le plus, ma vie  
si je te quitte  
- ou si tu me quittais –  
c'est que se révèle au grand jour

ton double jeu  
ma vie secrète  
que l'on découvre sous mon sommier  
le journal intime, l'agenda caché

qui détaillerait  
par le menu  
comment je m'y débats

comment je m'y déguise  
et comment je t'y trompe, ma vie  
avec moins belle que toi.

Et voici qu'elle me demande – enfin ! - où nous en sommes  
et quelles réponses j'apporte. Elle me dit :  
« Vivre ensemble c'est comme pousser toujours  
la même porte, croquer toujours la même pomme »

Elle voulait du changement. Ni le rire  
- la communication est mauvaise - ni les larmes  
ne lui font peur à présent.  
À présent, elle ose. Elle se mouille

pour de nouveaux amis, pour de nouveaux amants  
pour de nouvelles voix, pour de nouvelles envies  
Et moi qui voudrais juste savoir et qu'elle me dise

de quelle couleur sont aujourd'hui ses yeux  
je n'ai plus d'appétit et j'ai peu de questions  
plus urgentes que celle-là. Elle raccroche.

Déjà l'orage  
a rengainé ses foudres  
déjà la mer  
s'est retirée sans vagues

déjà les voix du monde  
ont fait taire ton temps  
déjà les traits de ton visage  
s'estompent

et  
j'ignore toujours  
plusieurs lois de l'amour

: d'où il nous envahit  
: comment il nous aveugle  
et pourquoi il nous trompe.

Elle dit « je t'aime ». Elle a tout dit  
L'aimes-tu ? Tu réponds « Pour toujours »  
tous les jours. Puis tu reviens à tes moutons  
à tes tournois de vacuité

Et tu t'en fous : tu as cette fille autant  
où et quand tu la veux ! « À satiété », dit-elle.  
Si tu as faim d'elle, il suffit que tu pleures  
et sa douceur vient combler tous tes creux

Velléitaire amant de petite vertu  
à quels jeux t'adonnes-tu ?  
à quels plaisirs faciles occupes-tu tes nuits ?

Devant l'amour, tu fais tout sauf l'amour  
Tu écris des poèmes comme s'il en pleuvait  
mais n'aimes que toi sous cette pluie battante.

C'est tout bonnement devenu  
impossible d'aimer  
trop de marches à gravir  
pour une vérité

Tant de bruits dans la rue  
de larmes bon marché  
et de couleuvres bues  
dans des verres douteux

Éteignons doucement  
le feu des sentiments  
sur des lèvres qui mentent

et tremblent d'avoir lu  
tous les sourires faux  
d'une fête éphémère.

Certains dorment pendant que nous les désirons  
sur le flanc, sur leurs deux oreilles, sur le toit du monde  
sûrs de leur séduction  
qui les met à l'abri de la mort et du mal

Sûrs que nous les aimons à l'autre bout du lit  
certains dorment pendant  
que nos yeux les caressent  
incapables de rêves ailleurs que sous leurs feux

Certains dorment pendant que nous les désirons  
par ennui par amour, de nuit comme de jour  
Ce sont les gisants bienheureux.

Au réveil, leurs traits sont reposés  
leurs membres détendus s'étirent sans pudeur  
vers une vie qui sourit des matins impeccables.

Nos jours passent comme un poème  
qui s'écrirait de la main gauche  
Les couleurs en sont familières  
mais la musique est différente

Nos nuits passent puis nos années  
On ne s'en porte pas plus mal  
Nous buvons aux roses fanées  
Nos os font du bruit l'air chuchote

Nous vivons sous le même toit  
nous dormons rarement ensemble  
Des heures il reste peu de chose

Laquelle va nous mettre au défi  
de jouer à la roulette russe  
nos deux vies à basse saison ?

De l'avis unanime  
c'est un homme qui possède  
une grande bonté  
peinte sur son visage

Débonnaire et bonhomme  
il explose en paroles  
se répand en douceur, écoute et compassion  
et soulage les maux du dos comme de l'âme

Je lui donnais le bon dieu sans concession  
confesse la maman au journal de vingt heures  
qui le montre en gros plan :

Douze coups de couteau de cuisine à l'enfant  
n'ont pas terni l'aura d'un charisme ambigu  
ni oxydé les lames de son sourire heureux.

Je suis quitte des filles et des garçons qui mènent  
leur monde à la baguette et vous tannent le cuir  
Je vais rejoindre enfin mon intime domaine  
que je délaissais pour défricher l'avenir

J'ai rangé mes traumatismes dans les tiroirs du bas  
et mis aux encombrants mes flasques nostalgies  
Me reste à faire un feu de mes anciens combats  
et à panser un peu mes paupières rougies

Mais à quoi bon le champ de notre liberté  
si le monde répugne à combler nos désirs ?  
Oui, je reviens de loin et je suis de retour.

Il y a de nouveau sept jours dans ma semaine  
Vingt-quatre heures par jour à vivre et à jouir  
Une page blanche est tournée. Demain s'écrit.

Le vent s'est couché sur ton livre ouvert  
Le bleu violent du ciel te fatigue  
tu clignes des yeux pour capturer l'âme  
d'un oiseau qui troue la peau d'un nuage

Une brèche en toi se souvient des heures  
passées à creuser la terre écrite  
quand tu ne connaissais rien de meilleur  
que le sang des mots irriguant tes veines

Tes regards jonchés de feuilles froissées  
cherchent un bonheur âprement promis  
sous un horizon de pages noircies

Aujourd'hui tu as repéré l'erreur  
Les livres et leurs ombres ont brouillé ta vie  
Trop tard, le soleil décline déjà.

Demain est mon maître et s'avance  
brûle dans son sillage remparts et souvenirs.  
S'il reculait, palimpsestes seraient mes poèmes  
et mes mensonges écrits dans le feu de ses marges

C'est un maître puissant qui méprise l'ennui  
sait mes prochains désirs et mes crimes parfaits  
Il rappelle avec fiel des épisodes sans grâce  
scrupules et tessons sur les plages passées.

Moi qui croyais savoir de quoi ma vie est faite  
et comment déplacer les pièces de mon jeu  
je n'envisage plus rien ailleurs que sous sa loi

Sans plaisir ni espoir, sans plus attendre ses faveurs  
je scrute dans les lézardes de son calendrier  
une vague promesse de paix et de lumière.

On aurait voulu ne pas être heureux  
et l'on n'y parvient que laborieusement  
Le plaisir ressemble à l'enfant sournois  
qui tuerait le temps en brisant ses jeux

Ce fils capricieux ignore son père  
l'adulte adossé à ses certitudes  
qu'il rejoindra quand la fête finie  
ses fiers cerfs-volants se seront brisés

Ils descendent ensemble la même rue en pente  
insoucians des heures, le sourire aux lèvres  
: un blues généreux martèle leurs tempes

Dans le jardin des mots, le bel aboyeur bleu  
ce chien que son maître appelait demain  
hurle à la lune et ronge un os plus grand que lui.



Du bon usage des larmes

如

何

使

中

眼

淚

手

冊

Je me souviens aussi  
du conseil d'un ami  
péripatéticien  
« La cigarette tue ».

À quoi je répondais  
« Arrête la ciguë »  
Socrate m'aimait bien  
mais n'écoutait que lui.

On dissertait encore  
si ma mémoire est bonne  
du bon usage des larmes.

Faut-il les recueillir ?  
les chérir ou les boire  
à la source des cils ?

Aux champs, je verse des couleurs  
dans les sillons abstraits de l'art  
j'abandonne pinceaux et tableaux  
à l'appréciation des fleurs

J'habite demain J'aime hier  
dans les confidences du vent  
et je renonce à la magie  
d'une vie abracadabrante

L'été, je guette les lucioles  
En mer, je snobe l'astrolabe  
et navigue à vue en eaux troubles

: aucuns pirates ne m'abordent  
Les papillons me considèrent  
comme un des leurs. Je laisse dire.

Dans l'abandon, on rassemble une vie.  
On recense des joies, on met des larmes à dessaler.  
On rêve ; on revisite les lieux  
d'un crime passionnel

Là le bel assassin au regard de lumière  
déchiffre Saint François d'Assise en souriant  
à celle qui l'a quitté pour un meilleur amant  
qu'alors il a serrée un peu fort dans ses bras.

Et l'on se dit que décidément la Solitude  
a encore de beaux jours devant elle  
même s'il n'y a plus à laver l'avenir.

L'abandon porte de jolis fruits  
suaves et sucrés, comestibles longtemps  
pour peu qu'on les conserve à l'abri du soleil.

Ma douleur est continentale  
un promenoir en bord de mer  
Au soleil couchant, le front pâle  
elle s'habille de mystères

Je la connais pour ce qu'elle est :  
une ingénue aux faux grands airs  
lancinante avec toutes ses plaies  
qu'elle fait saigner pour me plaire.

Elle n'a ni enjeu ni raison  
Je ne lui fausse compagnie  
que pour une heure ou une saison

Je reviens toujours en guenilles  
et l'aime pour sa belle allure  
et les vieux os que nous ferons.

Indivisible vie  
arrête-toi  
un peu  
marque une courte pause

Regarde-moi comme un ami  
dont on ne sait plus trop que faire  
parce qu'il n'a jamais  
écouté vos conseils

Je suis toujours à toi  
désireux de mieux faire  
à l'avenir s'il vient

Indivisible vie  
Escorte-moi longtemps  
partagé mais vivant.

Je creuse si profond  
pour retirer du vent  
l'invention de l'oubli  
que mes mains sont en sang

Les pierres jetées vers moi  
par mes persécuteurs  
ont frappé une à une  
les peurs qui me poursuivent

Je vais comme un aveugle aidé par un idiot  
étonné que s'effacent  
ses rides de vieillard

La mémoire lui revient  
et ses yeux sont signés  
de rêves revenus d'un plus lointain exil.

Tous les poètes font semblant  
d'être tristes ou d'être gais  
semblant d'écrire des vers blancs  
ou rimés si bon leur semble.

Quand ils sont gais, ils abordent  
la vie avec le sourire le vin sans sobriété  
tristes ils exécrent leur nombril  
et leurs semblables semblablement exécrales.

Les poètes mettent des mots  
mots qui pleuvent ou qui volent  
comme ils peuvent et où ils veulent.

ça les console d'être poètes  
mais en surface en vérité  
ça ne résout pas leurs poèmes.

« Quelle époque », grogne-t-elle.

Le bus n'est pas pressé. Il avance à pas d'ours  
Lovés sur les sièges du fond, garçons rieurs  
aux corps graciles, deux ados se roulent des pelles

« Quelles mœurs », acquiesce-t-il.

Ils sont vieux comme le monde  
désapprouvent de concert parlent un peu de tout  
des plaisirs et des jours

Elle se rend sur la tombe  
de son deuxième mari  
Il va à l'hôpital Peut-être une tumeur

Il demande où descendre  
« C'est l'arrêt juste avant le cimetière », dit-elle  
Je suis seul à sourire dans ma barbe d'imberbe.

Qui se souvient de comment ont aimé  
et avec quelle force les bâtisseurs d'empires ?  
Comment étaient leurs corps  
brûlants après l'amour ?

Qui se rappelle comment ont désiré  
ces architectes nus  
penchés sur leurs travaux  
et leurs calendriers ?

Qui se souvient du sang  
qui coulait dans leurs veines comme  
une eau dans le bief du moulin

du grain de leur peau, de leur sexe  
et de leurs étreintes pendant  
qu'ils dessinaient des formes pour leurs rêves ?

Si on ouvrait le dimanche matin  
qu'est-ce qu'on y trouverait ?  
À coup sûr des croissants  
peut-être des oeufs frais, des grasses matinées ?

des promesses de soleil ?  
des retours de la messe ?  
des étreintes suspendues  
par le rire des enfants ?

Est-ce qu'on retrouverait  
dans les entrailles tièdes  
d'un dimanche matin

les joies acidulées  
du week-end qui culmine  
à son humble zénith ?

Ce matin, on s'est fait  
pour sortir de chez soi  
juste pour plaire aux trottoirs  
une tête d'homme heureux

On ne sait pas pourquoi  
l'air est presque parfait  
et on sort de chez soi  
on respire on explore

On aimerait construire  
quelque chose mais quoi  
car tout est déjà là

pensé classé rêvé  
par l'architecte gras  
qui gère notre bien-être.

Sous ce soleil oblique  
les sentiments nouveaux poussent facilement  
On se réveille un jour  
un temps d'inattention : ils sont là, prolifèrent.

On interroge On ne comprend pas bien  
Sont-ils nés d'un regard, d'une voix rencontrée ?  
On cherche les prémisses et on en traque le sens  
Tout semble différent à commencer par soi

Pas de grille d'analyse :  
il faudra l'inventer  
comme l'homme le feu

frottant peau contre cœur  
sans répit et sans joie  
la science du bonheur.